

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No 101 — Samedi, 10 avril 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



L'HONORABLE JUGE MOUSSEAU

DÉCÉDÉ A MONTRÉAL LE 3^e MARS DERNIER

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 avril 1886

SOMMAIRE

TEXTE : A nos lecteurs — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Histoire bleue, par Paul de Champeville. — Notre musique — La Porteuse de Pain (suite) — L'art de bien vivre. — Les dettes. — Tirage des primes du mois de mars. — Récréations de la famille — Rébus. — Choses et autres — Musique : La perte d'une fiancée.

GRAVURES. — Portrait de l'hon. juge Mousseau, décédé. — La loi de lynch. Exécution sommaire d'un assassin, à Fort Smith, Arkansas. — Etats-Unis : Le gardien de l'express, K. Nichols, est assassiné en défendant les valeurs confiées à ses soins. — Gravure du feuilleton. — Rébus

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS LECTEURS

Le 24 AVRIL, le "Monde Illustré" paraîtra à douze pages, au lieu de huit, et commencera en même temps la publication d'un nouveau feuilleton illustré,

LES DEUX SŒURS

qui sera certainement le plus intéressant et le plus émouvant qui aura jamais été publié en Canada.

Le prix d'abonnement reste le même.

ENTRE-NOUS

Un mort vient de faire une nouvelle victime. Un des hommes qui ont joué un grand rôle politique depuis douze ans, vient de disparaître ; l'hon. juge Mousseau est mort la semaine dernière, après une maladie de quelques jours.

Cette mortalité a pris tout le monde par surprise. M. Mousseau avait une constitution qui semblait défier le mal ; en le voyant, on se disait qu'il deviendrait centenaire.

Une congestion de poumons l'a terrassé, alors qu'on le croyait plein de force et de vie.

Il avait commencé à se faire connaître en 1861, en fondant le *Colonisateur*, avec le concours de MM. Chapeau, Sicotte, Laberge et Labelle.

Plus tard, il fonda *L'Opinion Publique*, avec M. L.-O. David.

Député en 1874, ministre fédéral en 1882, premier ministre de la province de Québec en 1884, il fut nommé juge en 1885.

Amis comme ennemis ont été affectés au même degré en apprenant la nouvelle de sa mort.

D'ennemis, on ne lui en connaissait pas, du reste, il n'avait que des adversaires, qui tous le respectaient et l'estimaient.

.

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de l'antipathie profonde que les Ontariens ressentent pour nous, et le thème est assez vieux pour que je ne sois pas tenté de le développer une fois de plus.

Cependant, deux événements récents me ramènent forcément à ce sujet.

Pour certains individus de Toronto, un homme né et vivant dans la province de Québec est un imbécile, et un volontaire canadien-français est un ivrogne, un voleur, etc.

C'est ainsi qu'on nous traitait depuis plusieurs années.

Nous avons pris patience, nous avons haussé les épaules de pitié ; le mépris, avons-nous cru d'abord, était la seule réponse à faire à ces calomnies ; parfois même nous avons fait appel à l'intelligence, à l'honneur et au patriotisme des Anglais de cœur, de la capitale d'Ontario, pour détruire les préjugés ridicules et blessants qui semblent enracinés chez nos voisins.

Tout cela ne servit de rien.

Au contraire, ils mirent plus de fiel dans leurs écrits, et, sortant des insultes générales, ils visèrent directement des hommes occupant de hautes positions et les couvrirent de boue et de bave, en les désignant soit par leur nom, soit par leur emploi, grade, etc.

Il fallait en finir et prendre ces gens par ce qu'ils ont de plus cher : la bourse.

Comme une pièce d'or remplace le cœur de ces gallophobes, on visa la pièce d'or.

.

L'hon. R. Laflamme, ex-ministre, qui avait servi de cible aux flèches empoisonnées de journalistes ignorants et méchants, se décida à prendre une action en dommages contre le propriétaire du journal qui avait publié des villénies sur son compte.

Le procès eut lieu devant un jury, c'est-à-dire que le défendeur fut jugé par ses pairs, par des citoyens comme lui, des hommes qui ne le connaissent ni d'Eve ni d'Adam, et dont l'impartialité était hors de doute. Six Canadiens-français et six Anglais en faisaient partie ; faites attention à ce détail.

Quand un homme a commis une faute, indéniable, claire, nette, dont l'évidence saute aux yeux, il est de son devoir de le reconnaître, de l'avouer franchement, loyalement, et de s'excuser.

Tout homme de cœur agit de la sorte, et chacun s'accorde à dire qu'il y a un certain courage dans cet aveu et ces excuses.

Le propriétaire du journal en question n'a pas été de cet avis.

Son plaidoyer en défense était un ramassis de nouvelles injures, d'insultes plus graves, de calomnies incroyables, c'était, en un mot, un nouveau libelle.

De là seconde demande de dommages.

Les jurés ont été unanimes à déclarer que le défendeur avait tort, et ont accordé au demandeur dix mille piastres de dommages.

L'hon. juge Johnson, qui présidait la Cour, en prononçant le jugement, conformément à la décision du jury, a flétri en termes énergiques la conduite des journalistes qui, sans respect et sans honte, se font un jeu de ternir la réputation d'un homme et l'honneur d'un nom.

.

La seconde affaire est celle de Sheppard.

Celui-là, vous le connaissez, et vous savez que déjà il avait été condamné par la Cour du Banc de la Reine, sur la plainte du juge Dugas, major du 65^{me} bataillon.

En même temps qu'une action avait été prise au criminel, un procès avait été intenté au civil, et c'est ce dernier qui vient d'être décidé.

Sheppard ne s'est pour ainsi dire pas défendu — du reste il n'y avait pas de défense possible.

La Cour a accordé au major mille piastres de dommages, et l'hon. juge Torrance — remarquez que les trois magistrats qui ont jugé ces causes, les honorables juges Ramsay, Johnson et Torrance, sont tous Anglais — fit observer que le libelle était tellement violent et direct, que chaque officier et chaque soldat du 65^{me} bataillon avait le droit d'intenter une action en dommages contre l'auteur de cet article venimeux.

Cette remarque avait été déjà faite en Cour d'assises par l'hon. juge Ramsay.

Payez, payez donc, et surtout apprenez à vous taire, sinon on fera encore des brèches à votre caisse !

.

Le conseil municipal de la cité de Montréal est

depuis longtemps, vous le savez, en lutte ouverte avec la majorité des citoyens, et il ne se passe guère de séance où l'on n'y commette quelques bévues, dit-on.

Je suis loin de le trouver parfait, et je crois que plusieurs échevins n'ont pas la tête assez bien équilibrée pour gérer nos affaires, mais je constate que Paris, le grand Paris, Paris l'unique, la Ville Lumière, le cerveau du monde, la capitale de tous les pays, n'est guère mieux favorisé que nous, sous ce rapport.

Voici deux nouvelles incartades, de cet illustre corps, qui méritent d'être citées

Il vient de refuser un crédit pour une fête que l'on se proposait de donner en l'honneur de François Arago, cet illustre savant que les autres peuples respecteront bientôt beaucoup plus que les Français eux-mêmes.

La raison donnée, pour motiver cette étrange décision, est que Arago avait figuré, en 1848, sur une liste de républicains modérés.

Et dire que cela se passe en pleine République !

Il est juste d'ajouter que les Pères de la noble cité sont radicaux pour la plupart, et que quelques-uns d'entre eux sont même des communistes.

L'autre affaire est plus comique encore.

On avait, à Paris, la place Charlemagne, mais un beau jour, un des enragés socialo-nihilocommunistes a découvert que l'illustre conquérant, dont la France est fière à bon droit, n'aurait probablement pas partagé les idées de Louise Michel s'il avait été son contemporain, et vite, proposa de faire disparaître son nom.

La chose a été votée.

Eh bien ! vrai, cela ne fait pas honneur au Français, *né malin* — pauvre Boileau ! — qui a imaginé cet ostracisme.

Charlemagne et Arago ! peste, ils vont bien là-bas !

C'est exactement comme si on venait enlever de nos rues les noms de Jacques Cartier, Montcalm, Maisonneuve, de Lorimier, etc., sous prétexte qu'ils n'ont pas payé leur journée de corvée.

.

Les poètes sont de singuliers originaux ; ce sont eux qui ont inventé le printemps.

Si on les croyait sur parole, la saison dans laquelle nous sommes ferait en ce moment de notre pays un véritable Eden.

Dans leurs récits extatiques, on ne parle que de feuillages touffus, violettes, pervenches, roses, abeilles se réveillant dans les fleurs, fauvettes caquetant, bois verts, murmures des ondes, harmonies infinies, prairies émaillées, brises tièdes, vapeurs bleuâtres, ciel azuré, berceaux verdoyants, charmes parfumées, chanteurs ailés, herbes embaumées, horizons vermeils, etc, etc

Ce n'est pas cela du tout.

Le printemps, c'est de la neige fondante, noire, jaune, grise, qui macule les robes et les pantalons ; c'est de la boue, dont les chevaux ont composé une bonne partie, et que les déchets de toutes sortes ont complétée ; c'est de l'eau malpropre ; c'est le rhume de cerveau, le froid malsain, le soleil trompeur, l'humidité partout ; c'est le retour des corneilles qui font : couac... couac... ; c'est la privation de toutes communications, le traineau qui ne va plus, la voiture à roues qui ne roulent pas ; c'est le ciel gris, le bois gris, et puis c'est encore de l'eau, puis de l'eau, toujours de l'eau, de l'eau !

Le printemps est une chose qui n'existe pas, c'est un mythe, une affreuse farce ; c'est le produit de cerveaux malades enfin, si ça existe — puisque vous avez l'air d'y tenir — c'est tout le contraire de ce qu'on nous chante en vers de douze pieds et quelques fois plus.

Il n'y a que les poètes et les fabricants d'almanachs qui croient au printemps !

.

Je sais parfaitement qu'on ne me prendra pas au sérieux, c'est-à-dire que tout le monde ne partagera pas ma manière de voir revenir le renouveau.

Demandez cependant à nos amis de Chateauguay ce qu'ils pensent de la saison nouvelle ; interrogez tous les braves gens qui demeurent sur les rives du Saint-Laurent et de ses affluents, et vous verrez ce qu'ils vous répondront et comment ils

apprécient cet heureux temps "où les abeilles se réveillent dans les fleurs."

"Merci de la figure de rhétorique, répondront-ils, en fait de fleurs, nous, les véritables abeilles, nous nous sommes réveillés dans l'eau, et peu s'en est fallu que nous fussions noyés. Nous ne tenons nullement à jouer le rôle de poissons ou de canards."

La débacle a été si imprévue, que nombre de citoyens de Chateauguay n'ont eu que le temps de s'enfuir en toute hâte sur les points les plus élevés. Le couvent était envahie, la terreur était à son comble !

Voilà le printemps !

Et dire que tout le long du fleuve et des rivières, chacun s'endort le soir en se demandant si sa maison ne sera pas enlevée pendant la nuit, et *s'il ne se réveillera pas noyé !*

Voilà le joli mois d'avril auquel un poète adresse ces vers :

Mois d'ivresses,
Qui nous laisses
Tes richesses
Mois d'Avril,
Qui rappelles
Les fidèles
Hirondelles
De l'exil.
Etc., etc.

Va, quitte nous bien vite, triste mois, qui n'as qu'une bonne chose, un produit délicieux : le sucre d'érable !

A part cela, je ne vois pas à quoi servent tes trente jours, mois humide !

.

Les deux gravures de notre quatrième page, tout en étant la représentation exacte de faits vrais et authentiques, peuvent au besoin passer pour deux allégories.

C'est la vie américaine, telle qu'elle se passe parfois dans les régions excentriques—non pas que cela arrive tous les jours—avec ses crimes et ses terribles et prompts représailles.

D'un côté l'assassinat, les bandits qui tuent sans pitié un malheureux employé, pour lui voler les valeurs qui sont confiées à sa garde.

Puis le revers de la médaille, le châtement immédiat, sans pitié non plus, sans procès officiel, sans appel.

Pris en flagrant délit, il faut que le misérable subisse la peine du talion, il s'est servi du revolver, il a tué...

Fais ta dernière prière, bandit, une carte à jouer à la place du cœur, vise bien, justicier de la prairie, tue-le !

.

En même temps que nous commencerons notre augmentation de pages, c'est-à-dire le 24 courant, nous publierons le premier chapitre de notre nouveau feuilleton : LES DEUX SŒURS.

Roman plein d'intérêt, émouvant et moral.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ savent combien nous mettons de soin à choisir des œuvres irréprochables, sous tous les rapports, et ils constateront une fois de plus que nous ne voulons pas quitter cette ligne de conduite, qui seule, assure le succès.

Il n'est pas nécessaire en effet de recourir à des scènes heurtées, sanguinaires et immorales, pour exciter l'intérêt.

Mieux est de donner un roman où rien ne blesse la morale, que tout le monde puisse lire sans danger dans la famille, dans lequel les beaux sentiments, les nobles idées finissent par avoir raison du vice.

Les deux Sœurs remplissent toutes ces conditions, et nous espérons que nos abonnés ne nous feront aucun reproche.

LÉON LEDIEU.

HISTOIRE BLEUE

EST égal, j'en ai encore les cheveux tout droits, et je vous conseille, mes bons amis, si vous êtes autour du feu, de vous serrer les uns contre les autres, en vous sentant bien les coudes. Car il ne sera pas dit que j'ai passé un mauvais quart d'heure sans essayer charitablement de vous donner à mon tour un peu la chair de poule.

Vous avez des intérieurs charmants, constellés d'yeux bleus et de têtes blondes, des jardins fleuris où les roses vous tendent en toutes saisons leur velours à respirer, puis des soirées intimes dont l'amitié fait les délices. Bref, vous vous endormez dans une vie tranquille et faite, tandis que je cours après la gloire dans les dunes arides du Sahara. Il faut que je vous secoue ; d'ailleurs, tout en les redoutant, on aime les histoires qui font peur.

Je m'en vais donc vous dire qu'après avoir commis à la garde de ma tente le chaouch Taieb, je suis parti la nuit dernière, avec un fusil sur l'épaule, pour tuer une hyène signalée dans un douar voisin. J'étais accompagné de Ben Mansour et de Si Ali, deux indigènes fourbes, rusés, faux comme des jetons (qui le seraient) et ne jurant par Mahomet que lorsqu'ils sont convaincus qu'ils ne disent pas la vérité. Deux gaillards, enfin, que je ne vous conseille pas de rencontrer passé minuit, ou même avant, dans les rues extérieures. Au demeurant, les meilleures gens du monde. Vous ai-je dit qu'il était dix heures ? Non. Apprenez-le donc et aussi que la lune brillait d'un éclat sans pareil, bordant les dunes de guipures argentées, et caressant les choses de son regard pâle et bleuâtre.....

Nous marchions silencieusement, traînant, attaché à une corde, un énorme quartier de viande un peu avancée. Je vous vois, allez, avec vos mines dégoutées, cachant vos nez roses dans des mouchoirs parfumés. Vous ne savez donc pas que l'hyène, bornée dans ses délicatesses, ne connaît d'autre héliotrope blanc, et qu'elle nous suivra tout à l'heure pas à pas, flairant l'odeur de la chair restée aux grains de sable ; que nous nous glisserons tout doucement derrière ce mamelon dans un trou découvert la veille, et que nous attendrons, avec la patience tant prêchée par le prophète, les indiscretions faméliques de la rôdeuse de nuit ?

Vous allez, j'en suis sûr, taxer de glotonnerie cette pauvre bête, et vous écrier : Elle sera punie de sa gourmandise. Comme vous êtes injustes !... mais excusables, ignorant que, dans ces solitudes, pas un lièvre, pas un mouton n'a le moindre esprit de sacrifice, tant le courant d'égoïsme qui traverse le siècle étend loin de son influence funeste !

Cette réflexion me découragerait moi-même de mon projet, si nous n'étions déjà arrivés et blottis.

Il y avait à peu près une heure que nous nous tenions serrés et immobiles, l'œil fixé sur l'appât, le doigt chatouillant la détente, quand je sentis Ben Mansour, placé à ma droite, trembler convulsivement :

— Qu'est-ce que c'est ? lui dis-je tout bas.

Pas de réponse.

— Tu as froid, imbécile ?

Rien.

Je me tourne vers Ali :

— Qu'y a-t-il donc ?

L'autre regarde avec indifférence :

— Je ne sais pas.

Puis, se penchant :

— Toi malade, Mansour ?

Soudain, je vois son visage se contracter :

— Ne bougez pas, Sidi, ne parle plus.

Ah ! mais je commence à trembler, moi aussi ! Serait-ce un groupe de dissidents qui nous guette ? Ces brigands sont capables de m'avoir trahi. Pourtant, j'ai beau écarquiller les yeux dans toutes les directions, je ne vois pas un chat, et mes deux voisins continuent à claquer des dents, il faut que ce soit grave, ce ne sont pas des enfants.

— Voulez-vous, oui ou non, me dire ce qu'il y a ?

— Si tu bouges, tous les trois morts !

Alors, dégageant son bras avec des précautions infinies. Si Ali le tend dans la direction de ma jambe et de son burnous. Je regarde sans comprendre... mais une sueur froide a perlé sur mon front, je sens une étreinte à la gorge, les oreilles me teintent... Un peu plus haut que ma cheville, j'aperçois, enroulé, un ruban jaunâtre semé de taches livides, et surmonté de deux tentacules, une tête plate aux yeux de diamant, qui me fixe. Je suis perdu... la recommandation de Mansour est inutile, impossible de remuer. J'ai, par un instinct suprême de conservation, la force de tourner la tête à gauche, comme pour demander du secours, et je vois quelque chose qui rampe sur le dos d'Ali. Nous nous sommes installés dans un nid de vipères cornues, dont la morsure tue dans des souffrances

que j'ai pu apprécier dernièrement sur un Arabe que rien n'a pu sauver.

Alors, c'est fini !... J'étais si sûr de mon retour, ce matin même je faisais tant de projets—tout ému à l'idée de revoir ceux que j'aime—ma vie c'était donc cela : quelques années supportées dans l'espérance des autres... mes rêves, mes vœux, ma part de bonheur... tout m'est ravi... Je vais mourir ! Oh ! je ne veux pas, ce n'est pas possible, de cette épouvantable façon !

— Ali, Ali !

— Tais-toi.

— Non, je ne me tairai pas, défendons-nous, sortons à tout prix, qui sait ?...

— Tu es donc lâche ?... Ne bouge plus ; il est onze heures, à deux heures elles s'endormiront et je les détacherai.

A l'instant, comme un sarcasme à notre situation terrible, nous entendons l'hyène qui mord et secoue violemment le quartier de viande ; elle tire sur la corde, Ben Mansour la laisse tomber, de crainte d'un faux mouvement. Mais j'éprouve un tressaillement d'angoisse : le ruban m'a serré plus étroitement, j'attends la morsure... non... il se dénoue... je le sens grimper... horreur !

— Mansour, murmurai-je, affolé, elle monte !

— Tais-toi.

La vipère arrive à la ceinture, s'engage en tâtonnant entre le gilet et la chemise. Oh ! le froid étrange—précurseur du froid des tombes !... C'est une ondulation souple et fatale ; elle doit choisir l'endroit où elle donnera la mort. Elle glisse sous le bras, remonte le long du cou, l'enlace, puis, avisant le haut du corps, elle relève la tête par côté et darde sur mes yeux ses prunelles haineuses, en se balançant légèrement... Ce n'est plus de la frayeur, c'est une agonie lente, un anéantissement complet, mes cheveux doivent blanchir... je m'éteins sous ce regard implacable ; mes yeux se ferment, tout mon corps s'affaisse dans une immobilité de mort...

Cela dura un temps inappréciable. Soudain, j'éprouve un frisson involontaire, une voix imperceptible murmure à mon oreille... J'entr'ouve les paupières : Ali, debout sur le bord du trou, m'ordonne le silence, le bras de Mansour s'avance vers mon cou avec une lenteur d'horloge—ô mon Dieu, serait-ce la vie ?...— Puis, rapide comme l'éclair, il arrache le reptile immonde que j'entends retomber au loin sur le sable.....

Je bondis sur la dune, et, moquez-vous de moi si vous le voulez, je m'évanouis comme une simple marquise. Quand je revins à moi, le soleil mordait l'horizon, le désert me parut charmant :

— Qu'Allah soit béni ! m'écriai-je, tout rempli de reconnaissance.

Si Ali et Mansour roulaient leur cigarette :

— C'était écrit ! ajoutèrent-ils tranquillement.

PAUL DE CHAMPEVILLE.

NOTRE MUSIQUE

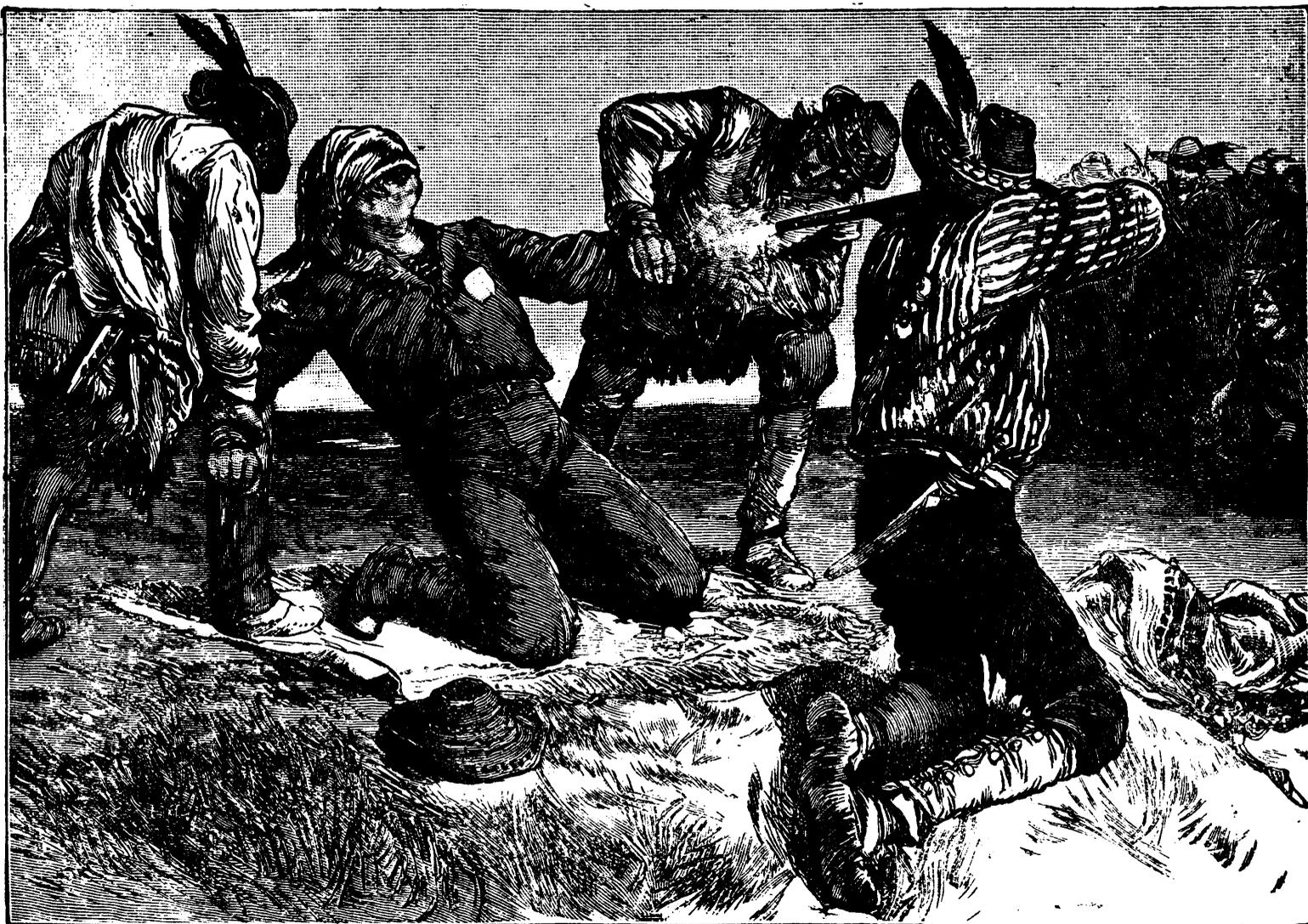
NOUS publions dans le numéro de ce jour, à la huitième page, une charmante idylle, *La perte d'une Fiancée*, dont les fines paroles, idée de M. Miquelon, ont su inspirer à MM. Chavanel et X..., une musique des plus gracieuse.

Ces messieurs ont bien voulu accepter, en collaboration, de nous fournir de temps en temps quelques spécimens de leur talent, afin de satisfaire aux nombreuses demandes qui nous sont faites par nos abonnés.

Il nous prie eux-mêmes de bien vouloir annoncer à nos aimables lectrices et lecteurs, amateurs de bonne musique, qu'incessamment paraîtront plusieurs de leurs œuvres, entr'autres une grande valse chantée, dont les paroles ont été couronnées par le *Troubadour*, de Bordeaux, un des meilleurs journaux de poésie qui soit en France.

Le malheur des sots, c'est leur confiance en eux ; celui des gens d'esprit, c'est leur défiance d'eux-mêmes.

Quand le devoir parle, tout autre intérêt doit cesser : le vrai mérite et la véritable gloire consistent à remplir ses devoirs.



LA LOI DE LYNCH.—EXÉCUTION SOMMAIRE D'UN ASSASSIN, A FORT SMITH, ARKANSAS



ÉTATS-UNIS.—LE GARDIEN DE L'EXPRESS, K. NICHOLS, EST ASSASSINÉ EN DÉFENDANT LES VALEURS CONFÉES A SES SOINS

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

Le cocher acheva d'atteler son cheval, monta sur le siège et partit. La ruelle par laquelle on arrivait chez le loueur se greffait sur l'avenue de Clichy. En passant devant le pavillon d'Ovide Soliveau, Raoul aperçut un groupe compact de curieux questionnant les agents en surveillance autour de la maison. Il respira plus à l'aise lorsque la voiture eût parcouru un espace d'une cinquantaine de mètres. Le cocher s'arrêta boulevard des Batignolles pour prendre son déjeuner chez sa femme, et fila rue des Dames. Amanda avait passé une nuit terrible. A six heures du matin elle était sans nouvelle de Raoul. Que s'était-il donc passé ? Quel événement impossible à prévoir l'avait retenu dehors ? La jeune femme se posait ces questions avec angoisse et ne pouvait y répondre. A sept heures, elle s'habilla en se disant qu'elle allait se rendre chez Etienne Castel, rue d'Assas. Tout en s'habillant elle s'approchait d'instant en instant de la fenêtre, et interrogeait la rue pour voir si Raoul n'arrivait pas enfin. Soudain elle aperçut une voiture venant au grand trot de son cheval. Elle eut un moment d'espérance. Cette espérance ne fut point déçue, car la voiture fit halte à la porte de la maison, et la tête de Raoul apparut à la portière.

— Descends vite ! lui cria le jeune homme
Amanda s'empressa d'obéir.
— Pourquoi ne montes-tu pas ? demanda-t-elle.
— Pour deux raisons. D'abord j'ai le pied foulé.
— Ah ! mon Dieu !
— Ce ne sera rien. Ensuite il faut que j'aille rue d'Assas.
— Que s'est-il passé ?
— J'ai les papiers.
— Les nôtres ?
— Oui, et de plus l'acte mortuaire du vrai Paul Harmant. Ovide Soliveau n'est point rentré chez lui.

— Il est arrêté, fit Amanda.
— Arrêté ! répéta Duchemin.
— Oui
— Comment le sais-tu ?
— Voici.
Et l'essayeuse de madame Augustine raconta brièvement ce qui s'était passé la veille au "Rendez-vous des boulangers."

CI

— Tout est pour le mieux ! s'écria Raoul Duchemin après avoir écouté la jeune femme. Mais je souffre horriblement de mon pied ; il me faudrait une pantoufle et des ciseaux. Je couperai ma bottine, car il me serait impossible de la retirer sans cela.

Amanda monta vivement chez elle, et reparut bientôt, apportant ce que Duchemin demandait. Une fois la bottine enlevée, il chaussa la pantoufle, et il éprouva un soulagement immédiat.

— Maintenant, il faut aller à ton atelier, dit-il à l'essayeuse. J'irai tantôt te rendre compte de ce qui va se passer chez monsieur Castel. D'avance, je suis certain qu'il sera content. Monte en voiture avec moi. Je te conduirai rue Saint-Honoré en allant rue d'Assas.

La jeune femme alla compléter sa toilette, prit son chapeau, redescendit, et Duchemin la déposa chez madame Augustine. Etienne Castel avait passé, lui aussi une fort mauvaise nuit. Comme mademoiselle Amanda, il attendait anxieux l'arrivée de Raoul et ne voyait rien venir. Vers quatre heures du matin, il se coucha, brisé de fatigues, mais ne put dormir. Debout à six heures, il passa dans son atelier. Le long de la muraille était placé le tableau que deux ouvriers encadreurs avaient emballé la veille. Devant la caisse se trouvait le petit cheval de carton. L'artiste comptait s'en charger lui-même. Les commissionnaires devaient venir à huit heures prendre le tableau pour le porter rue Bonaparte. Etienne arpenta à grand pas son atelier avec une impatience croissante. Il se demandait pourquoi Duchemin n'arrivait pas, et commençait à craindre qu'ayant eu maille à partir avec Ovide Soliveau, il ne lui fût arrivé malheur.

— Pourquoi mademoiselle Amanda, qui s'est présentée ici hier au soir, n'est-elle point revenue ? se dit-il tout à coup. Pourquoi n'accourt-elle pas ce matin ? Tout s'effondrerait-il à l'heure où j'ai le pressentiment que la vérité sur le drame d'Alfortville va se découvrir enfin, aussi bien que

sur les crimes plus récents commis par Soliveau à l'instigation de Paul Harmant ! Raoul Duchemin aurait-il échoué ? Ovide l'aurait-il assassiné ?

L'artiste fort assombri se laissa tomber sur un des divans de son atelier et s'absorbait dans une rêverie profonde quand la porte s'ouvrit. Le valet de chambre parut.

— Que voulez-vous ? demanda l'ex-tuteur de Raoul espérant que son domestique allait lui annoncer Amanda ou Raoul.

Il se trompait. La réponse fut celle-ci :
Monsieur ce sont les commissionnaires qui viennent chercher le tableau.

— Qu'ils entrent !
Une fois les commissionnaires introduits, l'artiste leur désigna la caisse et leur dit :

— Il faut manier cela avec beaucoup de soins.
— Oh ! ça nous connaît, monsieur Castel, répliqua l'un des hommes. Vous savez bien, c'est toujours moi qui fais vos transports, et vous n'avez jamais eu à vous plaindre.

— Eh bien, allez.
— Prends la caisse par un bout, camarade, et moi par l'autre. Nous allons porter ça jusqu'à la civière, comme on porterait une mariée.

Chacun des commissionnaires saisit une des extrémités de la caisse. Le colis, quoique ses dimensions ne fussent pas très grandes, était lourd.



Plusieurs commères, groupées sur le trottoir, causaient.—(Voir page 390, col. 2.)

— Y es-tu ? fit celui des hommes qui se montrait volontiers beau parleur.

— Oui. Enlève !
Soit maladresse, soit par suite d'un faux mouvement, le premier commissionnaire lâcha prise au moment où son compagnon faisait un effort, et la caisse basculant vint s'abattre avec bruit sur le parquet, renversant et broyant le petit cheval de carton.

— Satanés maladroits ! Ne pouviez-vous prendre des précautions ! s'écria l'artiste en quittant la table où il écrivait un mot pour son ex-pupille.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Castel ! Ça m'a glissé de la main, répliqua le commissionnaire en se grattant l'oreille. Le tableau n'a point de mal. Seulement je crois bien que le petit cheval qui était là est pris dessous. Heureusement il ne valait pas cher.

— Maladroits ! maladroits ! répéta le peintre, si vous n'êtes pas assez forts, n'ou domestique peut vous aider.
— Que non ! que non ! vous allez voir !

Les deux hommes reprirent chacun un angle de la caisse qu'ils soulevèrent, et ils sortirent de l'atelier sans nouvel accident. Le cheval de carton était littéralement broyé. De

son ventre béant sortirent des étoupes, du papier frippé et des morceaux de chiffon.

— Que dira Georges ? murmura Etienne, repoussant du pied les débris du cheval. Il tenait tant à ce souvenir ! Enfin, c'est un malheur, un vrai malheur !

En glissant sur le parquet, le vieux jouet brisé laissa derrière lui les papiers qu'Etienne avait aperçus, mais il ne s'en préoccupa point, ayant à terminer la lettre qu'il écrivait à Georges. Il l'acheva. Voici cette lettre :

« Mon cher enfant,

« C'est aujourd'hui que tu atteins ta vingt-cinquième année. Je m'en souviens, comme tu vois, et je t'envoie le tableau promis. J'ai, en outre, de très importantes révélations à te faire. Je serai chez toi à neuf heures. Je compte que tu voudras bien m'attendre. Ton ex-tuteur et ton ami toujours,

« ETIENNE CASTEL. »

Les commissionnaires reparurent.
— C'est chargé, monsieur Castel, dit l'un d'eux. Où faut-il porter ça ?

— A l'adresse que voici, rue Bonaparte. Vous remettrez cette lettre à monsieur Georges Darier, chez qui vous allez.
— Ça suffit, monsieur Castel.

— Vous reviendrez ensuite vous faire payer votre course par mon domestique.

— C'est entendu, monsieur Castel.

Les deux hommes se retirèrent. En se retournant, Etienne regarda de nouveau les débris du "dada," ainsi que les papiers et les chiffons échappés de ses flancs.

Le fameux cheval de Troie n'était pas mieux garni ! murmura-t-il en ramassant le tout. Qu'est-ce qu'on avait fourré là-dedans ?

En disant ce qui précède, l'artiste explorait ce fouillis.

— Cela ne peut venir de chez le fabricant, poursuivit-il. C'est Georges étant gamin qui aura bourré de cette façon le ventre de son jouet.

Tout à coup Etienne s'arrêta, les yeux démesurément ouverts, fixés sur une feuille qu'il venait de défrapper. Il devint très pâle. Un nom que certes il ne s'attendait guère à rencontrer là venait d'attirer violemment son attention.

— "Jacques Garaud !" balbutia-t-il, une lettre de Jacques Garaud écrite à Jeanne Fortier.

Il ajouta, les mains et les lèvres tremblantes :

— Mon Dieu ! si c'était... si c'était...

Et il lut, presque tout haut, d'une voix que l'émotion rendait indistincte :

« Chère Jeanne bien-aimée,

« Hier je vous laissais entrevoir dans un prochain avenir la fortune et le bonheur pour vous et pour vos enfants. Je puis maintenant vous les promettre d'une façon immédiate et positive. Demain je serai riche, ou du moins les moyens de commencer une grande fortune seront dans mes mains. Je posséderai une invention qui donnera des bénéfices incalculables, et j'aurai près de deux cent mille francs pour l'exploiter. Point de fausse honte, Jeanne ! Songez à vos enfants qui deviendront les miens, et cette pensée vous donnera du courage. Je vous attendrai ce soir, à onze heures, avec le petit Georges, au pont de Charenton, et je vous conduirai dans une retraite sûre, d'où nous partirons demain pour l'étranger où nous serons riches

et heureux. Quittez sans un regret cette maison dont le maître vous chasse ; venez à celui qui vous aime et ne vous fera jamais défaut. Si vous ne venez pas, Jeanne, je ne sais à quelle extrémité le désespoir me pousserait. Mais vous viendrez.

« 7 septembre 1861. »

« JACQUES GARAUD. »

— Tonnerre ! s'écria l'artiste après avoir achevé. Mais c'est la lettre que Jeanne Fortier croyait anéantie, brûlée ! C'est cette preuve de son innocence dont elle parlait toujours, qu'elle invoquait sans cesse ! Et cette preuve était si près d'elle ! Pauvre femme ! une fatalité pesait sur elle et l'écrasait ! Le sens de cette lettre est indiscutable. Jacques Garaud parle d'une somme de près de deux cent mille francs qui ont été volés à Jules Labroue ! Il parle d'une invention dont les bénéfices seront incalculables. C'est l'invention faite par le père de Lucien ! Ah ! Dieu qui m'a permis de trouver cela en ce moment est le Dieu de justice, est le Dieu de bonté ! En apprenant qu'il est le fils de Jeanne Fortier, Georges apprendra en même temps qu'il peut réhabiliter sa mère, et désormais rien n'empêchera Lucien de donner son

nom à la jeune fille qu'il aime et qui est digne de lui ! Etienne s'interrompit brusquement.

— Oui, reprit-il au bout de quelques secondes. Mais si Jacques Garaud n'existe plus. Si Paul Harmant n'est pas l'homme que je crois. Si Ovide Soliveau a tué Duchemin. Non ! non ! cela ne doit pas être. Dieu ne permettrait point cela ! Jeanne Fortier est innocente. En voici la preuve dans cette lettre de Jacques Garaud. Ah ! si j'avais trois lignes de l'écriture de Paul Harmant. La comparaison serait décisive.

En ce moment on sonna à la porte de l'appartement, puis, aussitôt après, on frappa à celle de l'atelier.

— Entrez ! dit Etienne

La porte s'ouvrit. Raoul Duchemin, s'appuyant de l'épaule à la muraille, était debout sur le seuil.

CII

— Vous voilà donc enfin ! s'écria l'artiste en courant au jeune homme et en le prenant par la main pour l'entraîner dans son atelier.

Raoul, forcé de marcher plus vite qu'il ne le pouvait, laissa échapper un cri de douleur.

— Qu'avez-vous ? demanda Etienne surpris et inquiet.

— Je suis blessé, répondit le jeune homme.

— Blessé ! où ? Comment ?

— Une foulure à la cheville.

— Ce ne sera rien. Les nouvelles ?

— Sont bonnes.

— Ovide Soliveau ?

— Arrêté

— Arrêté ! répéta l'artiste, est-ce possible ?

— Oui, grâce à l'habileté d'Amanda. Je vous raconterai cela par le menu tout à l'heure. Allons au plus pressé. Mais d'abord permettez-moi de m'asseoir. Je ne puis plus me tenir debout.

L'artiste avança vivement un fauteuil, sur lequel Raoul se laissa tomber avec un soupir de soulagement.

— Parlez ! parlez vite ! reprit-il ensuite. Savez-vous quelque chose de Paul Harmant ?

— Paul Harmant est mort.

— Le père de Mary, mort ! fit Etienne avec stupeur.

— Ce n'est point du père de Mary que je parle, répliqua Duchemin, c'est de l'homme dont ce misérable a pris le nom. Le vrai Paul Harmant est mort, il y a vingt-cinq ans, à Genève, dans un hôpital, et le constructeur de Courbevoie, le millionnaire honoré de tout le monde, s'est emparé de son individualité pour cacher la sienne.

Etienne tremblait d'émotion.

— Vous avez la preuve de cela ? fit-il.

— Oui.

— Quelle preuve ?

— La meilleure, la plus incontestable de toutes. Voyez. Et Duchemin tendit à l'artiste l'acte mortuaire relevé jadis sur le registre de l'état civil de Genève, par les soins d'Ovide Soliveau. L'ex-tuteur de Georges le lut avidement.

— Impossible de conserver un doute ! murmura-t-il ensuite. Mon instinct m'avait bien servi. Je devinais la vérité !

— Et, poursuivit Raoul en tirant de sa poche les deux liasses prises par lui dans le secrétaire d'Ovide, voici d'autres papiers que je n'ai pas eu le temps d'examiner, ils ont peut-être leur importance.

— Eh ! qu'importent ces papiers ? répliqua l'artiste dont le visage rayonnait de joie. J'ai celui qu'il me faut et je ne me soucie point du reste. Ah ! Jacques Garaud, je te tiens donc, enfin !

Il frappa sur un timbre. Le valet de chambre parut aussitôt.

— Vous avez sans doute une voiture en bas ? demanda Etienne Castel à Raoul.

— Oui, monsieur.

L'artiste reprit en s'adressant à son domestique :

— Prenez la voiture de M. Duchemin. Allez à Courbevoie, à l'usine Paul Harmant. Faites savoir à monsieur Lucien Labroue que vous venez le chercher de ma part, toute affaire cessante ramenez-le immédiatement, ici. S'il vous questionnait, vous lui diriez que j'ai des choses de la plus haute importance à lui apprendre.

— Bien, monsieur.

Et le valet de chambre sortit de l'atelier.

— Ah ! mon cher Raoul, s'écria Etienne en serrant la main de l'ancien employé de la mairie de Joigny, vous venez de racheter amplement par une bonne action la faute que vous aviez commise dans un moment de folie. J'ai maintenant à accomplir de grandes choses dont vous serez le témoin.

Raoul pleurait de joie.

— Mais, poursuivait l'artiste, nous ne devons point oublier le nécessaire, nous allons déjeuner, car lorsque arrivera Lucien Labroue il nous faudra sortir. Je vous laisse seul un instant pour donner des ordres à ma cuisinière. En déjeunant vous me raconterez tout ce que vous savez.

Etienne quitta son hôte et reparut au bout de dix minutes, habillé, prêt à sortir. En même temps la cuisinière venait annoncer que le déjeuner était servi. Raoul s'appuya sur le bras de l'artiste ; tous deux passèrent à la salle à manger et se mirent à table.

— Présentement, causons, fit Etienne, je vous écouterai avec un intérêt dont vous ne doutez pas.

Duchemin narra dans les moindres détails les incidents de la nuit précédente et sa visite au pavillon de l'avenue de Clichy.

— Ovide étant arrêté, s'écria l'artiste après avoir écouté ce récit, et le scélérat ayant prononcé le nom de son complice en présence des agents, on va sans doute faire surveiller la maison de Paul Harmant. Peu m'importe ! J'arriverai près de lui avant qu'il ne soit arrêté, car avec un millionnaire jusqu'à présent très estimé, on y mettra des formes. Quand à Jeanne Fortier, nous nous occuperons d'elle dès

que j'en aurai fini avec Jacques Garaud. Si d'ici là elle était reprise, je me fais fort d'obtenir sa mise en liberté provisoire.

En ce moment, le valet de chambre entra dans la salle à manger. Il ramenait Lucien Labroue.

— Cher artiste, dit ce dernier, vous le voyez, j'accours très ému. Vous avez, paraît-il, des choses importantes à m'apprendre.

— De la plus haute importance, appuya Etienne Castel.

— Parlez vite !

— Je connais l'assassin de votre père.

Lucien devint très pâle. Ses lèvres s'agitèrent, mais il ne put articuler un seul mot. Le saisissement lui coupait la parole.

— Je le connais, poursuivit Etienne, et c'est grâce à monsieur (il désignait Raoul Duchemin) que ce misérable est démasqué.

Le fils de Jules Labroue redevint instantanément maître de lui-même.

— Le nom de l'assassin ? fit-il.

— Vous le saurez quand il en sera temps, et ce sera bientôt, répondit Etienne. Monsieur Duchemin, vous sentez-vous le courage de nous accompagner en vous appuyant sur Lucien et sur moi ?

— Oui, certes, monsieur.

— Eh bien ! venez.

— Où allons-nous ? demanda Lucien.

— Chez votre ami, Georges Darier.

Etienne prit son chapeau, et les trois hommes gagnèrent la voiture qui les conduisit rue Bonaparte.

* * *

Lucie Fortier avait attendu toute la soirée maman Lison, avec patience d'abord ; mais, quand sonnèrent dix heures du soir sans que la porteuse de pain fut rentrée, la jeune fille commença à se sentir prise d'une inquiétude. Pourquoi la pauvre femme, si régulière dans ses habitudes, ne revenait-elle point au logis à cette heure tardive ? Que lui était-il donc arrivé ?

— Maman Lison m'avait annoncé que la petite fête ne durerait que jusqu'à six heures du soir, se disait Lucie. Depuis longtemps elle devrait être ici. Son absence ne peut s'expliquer que par quelque chose de fâcheux, un accident, un malheur peut-être.

Et peu à peu l'inquiétude de Lucie devenait de l'angoisse. Minuit sonna. La porteuse de pain n'avait point reparu. Lucie, très souffrante déjà, nous le savons et de plus brisée de fatigue, se mit au lit, mais il lui fut d'abord impossible de fermer les yeux. Sans cesse elle se soulevait sur son oreiller, prêtant l'oreille au moindre bruit qui se produisait dans la maison. Le temps passait avec une lenteur effroyable. Enfin, vers quatre heures du matin, la fatigue l'emporta sur l'angoisse, Lucie laissa retomber sa tête et s'endormit d'un lourd sommeil. Il était huit heures quand elle se réveilla. Ses idées lui revinrent aussitôt d'une façon très nette. Elle se souvint de ses craintes, de son épouvante au sujet de Lise Perrin. Elle sauta à bas de son lit, s'habilla rapidement et alla frapper à la porte de Jeanne. Aucune réponse ne pouvait lui être faite, la chambre était vide. La jeune fille, dont ce silence redoublait les terreurs, descendit chez la concierge.

— Madame Dominique, lui demanda-t-elle, avez-vous vu ce matin maman Lison ?

— Mais non, mam'selle, et ça m'étonne même beaucoup. Je l'ai attendue hier au soir jusqu'à minuit. Ce matin, le pain n'est point encore arrivé, et voilà qu'il est tout près de neuf heures. Est-ce qu'il lui sera arrivé quelque chose, à la pauvre femme ? un nouveau malheur ?

— Oh ! ne dites pas cela, vous me faites frissonner ! s'écria Lucie. Je suis assaillie déjà de noirs pressentiments ! Je vais sortir et aller rue Dauphine à la boulangerie Lebrét. Là, bien certainement, on m'apprendra quelque chose.

— Sortir, mam'selle ! Malade et faible comme vous l'êtes ! c'est bien imprudent !

— Oh ! madame Dominique, l'incertitude est la chose du monde qui peut me faire le plus de mal ! Je pars tout de suite. Si maman Lison venait pendant mon absence, dites-lui que je suis allée prendre de ses nouvelles rue Dauphine, et que je vais rentrer.

— Oui, mam'selle Lucie, mais croyez-moi, ne jouez pas avec votre santé. C'est notre seule fortune, la santé à nous autres, qui n'avons point de rentes.

La jeune fille n'entendait plus la digne concierge. Elle était déjà à dix pas de la loge.

— J'irai d'abord au "Rendez-vous des boulangers," se disait-elle en sortant de la maison du quai Bourbon.

Et elle s'achemina vers la rue de Seine. En arrivant en face de la boutique du marchand de vin-restaurant dont nous connaissons l'enseigne, elle s'arrêta, frappée de stupeur. Cette boutique était fermée. Plusieurs commères, groupées sur le trottoir, causaient.

— Hein ! croyez-vous que ça en soit un, de malheur ! disait l'une d'elle. Faut-il avoir la guigne ! De si braves gens, la crème des honnêtes gens, quoi ! voir leur établissement, (un établissement qui marchait si bien !) fermé par l'autorité, et cela pour une chose dont ils ne devraient pas être responsables, n'en étant point fautifs.

— C'est à cause de la porteuse de pain, parbleu, que les gens de la boulangerie ont défendue, fit une autre commère.

CIII

Ces quatre mots : "La porteuse de pain" glacèrent Lucie d'épouvante. Cependant maîtrisant de son mieux son émotion, faisant appel à tout son courage, elle s'approcha du groupe.

— Excusez-moi, madame, fit-elle en s'adressant à la femme qui venait de parler. J'ai bien compris vos paroles, n'est-ce

pas ? La boutique du "Rendez-vous des boulangers" est fermée par autorité de justice ?

— Oui, mam'selle.

— Savez-vous le nom de cette porteuse de pain.

— On l'appelle dans le quartier "maman Lison."

Lucie devint livide et sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur et l'étouffer.

— Mais, pourquoi ? pourquoi ? balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Ah ! pourquoi ? Voilà. On ne sait pas au juste. On dit beaucoup de choses. On parle d'un crime.

— Un crime ! répéta Lucie haletante.

— Oui, un homme a été arrêté, qui se dit garçon boulanger et qui ne l'était pas, et qui a voulu empoisonner maman Lison. Puis on a voulu l'arrêter elle-même, maman Lison, et alors les garçons boulangers qui lui donnaient un banquet ont cogné sur les agents, et maman Lison a pris la poudre d'escampette. Alors sur le rapport des agents, la maison a été fermée, et les braves gens qui tenaient le "Rendez-vous des boulangers" ont été appelés ce matin chez le juge d'instruction, un endroit où il ne fait pas bon, même quand on a rien à se reprocher.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya Lucie avec désespoir.

Et elle s'enfuit. Elle marchait au hasard, chancelant, la tête vide, ne sachant que faire, ne sachant que croire, entendait toujours résonner à son oreille ces mots : "Un homme a été arrêté qui a voulu empoisonner maman Lison." La porteuse de pain avait donc couru un danger nouveau. Ensuite, on avait voulu l'arrêter, elle aussi. Pourquoi ? Les garçons boulangers qui la fêtaient s'étaient jetés résolument entre elle et les agents. Donc ils ne la croyaient point coupable. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Où chercher le mot de cette indéchiffable énigme ? Lucie pensa que peut-être elle trouverait des renseignements plus précis à la boulangerie Lebrét. Elle y courut. La servante était seule dans la boutique.

— Pourriez-vous me dire si vous avez vu maman Lison ? lui demanda Lucie.

Ce fut en levant les bras au ciel que la servante répliqua :

— Ah ! ne me parlez pas de ça, mam'selle. On a voulu l'arrêter hier, au "Rendez-vous des boulangers."

— Mais, pourquoi ?

— Je ne sais pas, moi ! on prétend qu'elle était recherchée par la police.

— Recherchée par la police ! répéta Lucie affolée. Maman Lison recherchée par la police !

— C'est le bruit qui court. Tout un chacun en parle dans le quartier.

— Mais qu'avait-elle fait ?

— Quant à ça, j'en ignore, mais le Lyonnais qui l'a défendue a été emmené, ce matin, pour répondre au juge d'instruction, et le "Rendez-vous des boulangers" où la chose a eu lieu, est fermé.

Lucie pouvait à peine se soutenir, tant l'émotion terrible qu'elle venait d'éprouver la brisait. Elle fit appel à tout son courage et sortit après avoir remercié la fille de boutique.

— Rien, murmura-t-elle en s'éloignant, je n'ai rien appris ! Où demander maman Lison ? où la retrouver ? Il est impossible qu'elle soit véritablement recherchée par la police. Elle n'a jamais rien fait de mal. Cette fille n'a pas compris ! Et je suis seule à me débattre au milieu de cet effrayant mystère ! Et je ne puis travailler au salut de la pauvre femme que j'aime. Lucien m'a abandonnée, il aurait été un appui pour moi. Lui aussi il aimait maman Lison, il l'aurait conseillée, défendue ! Ah ! Dieu m'a rudement frappée ! De qui prendre conseil ?

Tout à coup Lucie s'arrêta. Elle venait de penser à l'ami de Lucien, à l'avocat chez qui maman Lison était allée pour lui parler d'elle, à Georges Darier enfin. A peine cette idée eut-elle traversé son esprit qu'elle se dirigea vers la rue Bonaparte, dont elle ne se trouvait pas très éloignée. En moins de vingt minutes elle arriva près de la maison qu'habitait le jeune homme et dont elle savait le numéro. Elle en franchit le seuil.

— Monsieur l'avocat Georges Darier ? demanda-t-elle au concierge.

— Au deuxième étage.

— Est-il chez lui ?

— Pour sûr, je ne l'ai pas vu sortir.

Malgré sa faiblesse et sa fatigue, Lucie gravit rapidement les deux étages. En face de la porte de Georges elle se sentit prise d'une émotion étrange ; il lui sembla que son cœur cessait de battre. Au bout de quelques secondes l'énergie lui revint. La vieille Madeleine vint lui ouvrir et l'accueillit par cette question :

— Que désirez-vous, mademoiselle ?

— Monsieur l'avocat Darier.

— C'est ici

— Pourrais-je le voir ?

— Je le pense, mademoiselle. Donnez-vous la peine d'entrer. Monsieur est dans son cabinet. Je vais le prévenir.

Et Madeleine conduisit la jeune fille au salon où se trouvait, encore sous son emballage, le tableau qu'Etienne Castel venait d'envoyer. Puis la vieille servante se rendit dans le cabinet de son maître. Celui-ci étudiait les pièces du procès qu'il devait plaider le lendemain pour Paul Harmant. La lettre que le grand industriel lui avait écrite était toute ouverte devant lui, sur son bureau. A l'entrée de Madeleine, il leva la tête et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, c'est une jeune personne qui désire vous parler.

— Amenez la ici.

La servante introduisit Lucie et se retira.

Georges constata du premier coup d'œil le bouleversement du doux visage de sa visiteuse.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit-il en avançant à la jeune fille un fauteuil sur lequel elle se laissa tomber.

—Ah ! monsieur, s'écria-t-elle ensuite en éclatant en sanglots, conseillez-moi, protégez-moi, sauvez-la !

—De quoi s'agit-il, mademoiselle ? Quel chagrin, quelle douleur vous frappent si violemment !

—Monsieur, répliqua Lucie. J'avais auprès de moi une brave et digne femme que j'aimais comme si elle eût été ma mère. J'ai été malade, bien malade, elle m'a témoigné toute la tendresse, elle m'a prodigué tous les soins qu'une mère donnerait à sa fille. Elle a failli être tuée, il y a quelques jours. Hier, elle est allée à un banquet offert par les gens de son état pour fêter sa préservation quasi miraculeuse. Elle devait rentrer dans la soirée. La soirée et la nuit se sont écoulées. Elle n'est point revenue. Très inquiète, très tourmentée, redoutant un malheur, je me suis rendue ce matin à la maison où avait eu lieu le banquet. Cette maison était fermée par ordre de la justice, et le hasard m'apprit qu'on avait donné cet ordre parce que la femme que je cherchais, après avoir subi hier une tentative d'empoisonnement, s'était dérobée par la fuite à une arrestation dont j'ignore la cause, arrestation rendue impossible par la résistance des compagnons boulangers qui offraient le banquet. Depuis ce moment elle n'est point retournée dans la maison où elle travaillait, et je ne sais à qui m'adresser pour retrouver sa trace. Me voyant seule au monde, je viens à vous, monsieur, vous demander votre aide et vos conseils. Soutenez-moi, monsieur, guidez-moi, car sans vous, je le sens bien, c'est à jamais que maman Lison est perdue pour moi !

En entendant ces derniers mots, Georges bondit.
—Maman Lison ! s'écria-t-il. Lise Perrin ! Cette brave femme qui est venue me consulter il y a quelques jours en me rapportant des papiers trouvés par elle ! C'est de Lise Perrin qu'il s'agit ?

—Oui, monsieur.
—Vous vous nommez Lucie, n'est-ce pas, mademoiselle ?
—Oui, monsieur, répéta la jeune fille.

Soudain Georges poussa une sourde exclamation. Il venait de se souvenir des menaces faites en sa présence par Paul Harmant à la porteuze de pain.

—Qu'y a-t-il donc, monsieur ? balbutia la jeune fille éperdue. Vous semblez redouter un malheur ! Tout est à craindre, n'est-ce pas ?

—Non, mon enfant, non, répondit l'avocat en prenant affectueusement les mains de sa visiteuse. Calmez-vous et causons. Donc, vous venez me demander un conseil, un appui.

—Oui, monsieur. Ce conseil et cet appui, me les accorderez-vous ?

—Certes ! c'est mon devoir et c'est ma volonté. Mais d'abord, un mot

Vous avez parlé d'une tentative d'empoisonnement commise sur celle que vous appelez maman Lison ?

—Oui, monsieur.
—Quel est l'auteur de cette tentative ?

—Un homme.
—Qu'est devenu cet homme ?

—Il a été arrêté, à ce qu'il paraît, et c'est ensuite, si ce qui m'a été raconté est vrai, qu'on a voulu arrêter aussi maman Lison et qu'elle a été protégée par ceux qui lui donnaient un banquet

—Quel était le motif ou le prétexte de cette arrestation ?
—Je l'ignore. On prétend que la pauvre femme était recherchée par la police.

—Paul Harmant l'avait dénoncée, se dit Georges, et la malheureuse, prise dans une souricière, a dû être arrêtée en fuyant.

CIV

—Eh ! bien, monsieur ? fit Lucie les mains jointes.

—Eh ! bien, mademoiselle, j'ai encore une question ou deux à vous adresser, répliqua Georges.

Celle que vous appelez "maman Lison" ne vous a-t-elle jamais dit qui elle était ?

Lucie regarda le jeune avocat d'un air étonné.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, fit-elle ensuite.

—Elle ne vous a point appris son véritable nom ?
—Si, monsieur.

—Et, ce nom ?
—Lise Perrin.

—Celui-là en cachait un autre.
—Un autre ? répéta Lucie.

—Oui, mademoiselle. C'est du côté de la préfecture de police que vos recherches doivent vous conduire, c'est là seulement que vous avez chance de trouver votre vieille amie.

—Vous m'effrayez, monsieur ! s'écria la jeune fille. Maman Lison a-t-elle donc vraiment commis un crime ?

—Je l'ignore, mais Lise Perrin a été condamnée, il y a vingt-et-un an, sous un autre nom, à la détention perpétuelle. Elle s'est évadée de la maison centrale de Clermont. Elle se nomme en réalité Jeanne Fortier.

Lucie chancela.

—Jeanne Fortier, bégaya-t-elle d'une voix étranglée. Vous avez dit Jeanne Fortier ?

—Oui, mademoiselle.
Lucie poussa un cri de désespoir.

—Ma mère, fit-elle ensuite en se tordant les mains. C'était ma mère, ma mère injustement condamnée, Lucien me l'a dit, ma mère expiant le crime d'un autre ! Ah ! voilà donc pourquoi je l'aimais tant. Voilà pourquoi elle ne pouvait pas me donner de soins touchants, elle me prodiguait les trésors d'une inépuisable tendresse ! Ma mère, ma pauvre mère, ma mère chérie ! Et ils l'ont arrêtée de nouveau, ils l'ont emprisonnée, je ne la verrai plus ! Mais c'est horrible, cela, monsieur. Il doit y avoir un moyen de prouver son innocence, de la sauver. Monsieur, vous êtes avocat, et vous avez du cœur, je le vois bien, car vos yeux sont remplis de larmes. Monsieur, je vous implore. Faites un miracle. Rendez-moi ma mère.

En ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit. Etienne Castel, Lucien Labroue et Raoul Duchemin parurent.

—Mon tuteur ! s'écria Georges étonné.

—Lucien ! balbutia la jeune fille en se reculant avec effroi.

Le fils de Jules Labroue courut à elle, la prit dans ses bras et la pressa contre sa poitrine en murmurant à son oreille ces mots :

—Espérez, Lucie ! Espérez !

—C'est Dieu, qui vous a conduite dans cette maison, mademoiselle ! dit à son tour Etienne Castel en s'approchant de la jeune fille.

—Elle venait m'annoncer la disparition de Lise Perrin, fit Georges.

—Nous la retrouverons, soyez tranquille, reprit l'artiste. Lucie se dirigeait vers la porte.

—Restez, mademoiselle, je vous en prie ! continua l'extuteur de Georges. Vous devez être témoin de ce qui va se passer ici

—Ce qui va se passer ici ? répéta le jeune avocat très surpris. Expliquez-vous, mon cher tuteur.

—Mon enfant, dit Etienne Castel d'une voix émue, c'est aujourd'hui que je dois remplir le dernier vœu de l'homme excellent qui veilla sur ton enfance et qui me confia ta tutelle.

Etienne prit dans sa poche son portefeuille, l'ouvrit, en tira une lettre scellée d'un large cachet noir et la tendit à Georges en ajoutant :

— Cher enfant, lis cette lettre. Lis tout haut, et vous, Lucie Fortier, écoutez.

Le jeune homme déchira l'enveloppe et lut :

" Mon bien-aimé Georges
" Au mois de Septembre 1861, une pauvre femme, tenant par la main un petit enfant, se présentait chez moi, à la cure de Chevre. Cette pauvre femme était poursuivie, traquée, en butte à la triple accusation d'assassinat, de vol et d'incendie. Elle se nommait Jeanne Fortier .."

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Lucie, éclatant en sanglots

—Ah ! cher tuteur, fit Georges profondément troublé par les sanglots de Lucie. Vous êtes cruel pour cette pauvre enfant. Voyez ses larmes. Vous auriez dû m'éviter de lire cette lettre devant elle.

—C'est justement parce que je sais qui elle est, répliqua l'artiste, que j'ai tenu à ce que cette lecture eût lieu en sa présence. C'est parce que je l'aime, c'est parce qu'elle m'inspire autant de pitié que de sympathie, qu'en ce moment je fais couler ses larmes. Continue, je t'en prie

Georges poursuivit :

" Jeanne Fortier m'a juré sur la tête de son petit enfant qu'elle était innocente. La vérité se lisait dans son regard, vibrait dans le son de sa voix, éclairait son visage. Ce qu'elle me jurait, je l'ai cru, je le crois encore. Mais que pouvais je faire contre tant de preuves qui semblaient indiscutables ? Rien, hélas ! La justice des hommes dut suivre son cours. Jeanne Fortier, déclarée coupable sur les trois chefs d'accusations fut condamnée à la détention perpétuelle. Malgré les preuves écrasantes et malgré la condamnation prononcée par le jury, ma conviction ne changeait pas. Pour moi Jeanne Fortier n'était pas une coupable, mais une martyre, victime de la plus déplorable erreur judiciaire. Je voulais réparer, autant que cela était en mon pouvoir, l'injustice des hommes, et je conseillai à ma sœur d'adopter l'enfant de Jeanne. Elle le fit, et par l'adoption, lui donna le nom de Georges Darier "

Une triple exclamation, poussée en même temps par Georges, par Lucie, et par Lucien Labroue, suivit ces paroles.

—Moi, moi, fit Georges éperdu, je suis le fils de Jeanne Fortier, et Lucie, Lucie est ma sœur !

En même temps il tendait les bras à la jeune fille.

—Mon frère ! mon frère ! s'écria Lucie en se jetant sur le cœur de Georges qui la tint étroitement embrassée.

(La suite au prochain numéro.)

L'ART DE BIEN VIVRE

Saumon mariné.—Si vous avez fait cuire un gros saumon, il vous en restera dans le plat servi ; prenez ces morceaux, jetez-les dans du vinaigre chaud avec poivre, sel, clous, tête de clous, poivre rouge, moutarde en graine et un peu de gingembre ; placez cela sur le feu pendant un quart-d'heure ; l'ayant retiré, couvrez et gardez pour manger froid, soit à souper ou à déjeuner.

Biscuits à la canadienne.—Prenez une livre de beurre, défaites-le, une livre de sucre bien écrasé, une douzaine d'œufs frais, battez-les avec le sucre jusqu'à ce que ce soit bien mêlé, ensuite vous y ajoutez les blancs en neige, un peu d'anis, et vous mettez assez de farine pour former une pâte que vous travaillez ; alors vous coupez vos biscuits de la grandeur qu'il vous plaît, point trop épais ; et faites cuire.

L'amour est comme le jet spontané d'une source vive, il abhorre les obstacles.

LES DETTES

Un sac vide, dit le proverbe, ne peut se tenir debout, il en est de même d'un homme endetté : il lui est fort difficile d'être véridique.

Le débiteur est souvent tenté de trouver des excuses, et aussi d'inventer des mensonges pour ajourner le paiement de ce qu'il doit.

Le premier pas dans les dettes est comme le premier pas dans le mensonge : il entraîne la nécessité de continuer ; chaque dette est suivie d'une nouvelle, chaque mensonge d'un mensonge nouveau.

Les embarras poignants rendent incapable le travail et exposent à de nombreuses humiliations. Les dettes font d'un homme un véritable esclave.

La prudence exige que le pied sur lequel nous mettons nos dépenses soit plutôt d'un degré au-dessous de nos moyens. On ne peut arriver à cela qu'en s'astreignant à un règlement de vie sage et étudié.

PRIMES DU MOIS DE MARS.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de mars, a eu lieu le 5 avril, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	16,406	\$50
2e prix, No.	4,912	25
3e prix, No.	12,918	15
4e prix, No.	18,705	10
5e prix, No.	9,925	5
6e prix, No.	11,590	4
7e prix, No.	16,571	3
8e prix, No.	10,692	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

16,051	15,194	17,741	9,505	23,840	17,537
21,301	8,030	22,217	4,998	10,891	3,526
14,568	1,461	18,627	11,881	14,721	11,589
5,944	4,286	19,295	15,914	11,169	14,678
17,385	8,109	2,439	20,174	8,481	6,948
7,492	932	10,708	5,116	14,221	10,036
21,283	17,456	21,236	2,158	1,115	8,197
6,946	22,904	15,829	3,264	2,712	1,406
6,062	10,364	14,788	5,353	312	9,800
21,884	6,310	15,977	13,372	21,003	279
9,143	5,692	13,778	16,240	8,264	9,745
8,213	20,965	19,312	15,656	2,048	817
11,644	6,915	11,176	6,117	7,714	16,790
20,765	17,543	7,848	3,375	19,462	21,742
12,959	12,572				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de mars sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 177.—PROBLÈME

Un père laisse en mourant \$2,000.00 à ses six enfants ; la part du premier n'est pas connue, mais le 2me reçoit $\frac{1}{4}$ de plus que le premier, le 3me $\frac{1}{3}$, le 4me $\frac{1}{2}$, le 5me $\frac{1}{4}$, et le 6me $\frac{1}{3}$. Quelle sera la part de chaque enfant ?

P. GOSSELIN.

No 178.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase qui suit, afin de constituer avec toutes les lettres qui la composent, le nom d'un événement historique :

REGARDE LES DEUX SŒURS

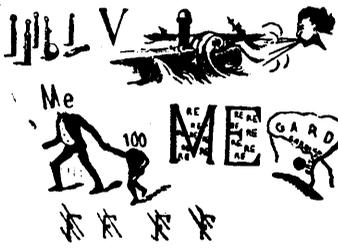
SOLUTIONS :

No 176.—Le mot est : Air.

ONT DEVINE :

Mlle Emma Cinq-Mars, Mlle Amanda Aymong, Mlle Eva Lanctôt Montréal ; Mlle C Primeau, Hochelaga ; "Edmond," Louiseville ; Le Petit Loup de York, Saint-Cuthbert.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Retournez le dessin

CHOSSES ET AUTRES

Huit femmes qui pratiquent la médecine à Philadelphie gagnent chacune, avec leur profession, \$20,000 par année.

Essayer de faire du commerce sans annoncer, c'est tout comme faire des clin d'œil aux filles dans les ténèbres. Vous savez ce que vous faites, mais personne autre ne le sait.

On vient de découvrir, pour l'éclairage des phares, une lumière de gaz qu'on peut voir distinctement à six milles de distance dans la brume et les brouillards les plus épais.

D'après le dernier recensement, la population totale de Woonsocket, E.-U., s'élève à 18,000 âmes. Sur ce nombre, les Canadiens-français comptent pour environ 7,000, soit plus d'un tiers de la population.

Le petit garçon d'une couturière : "Maman, est-ce que réellement le bon Dieu fait tous les petits garçons?" "Oui, chéri." "Eh bien ! j'ai beau regarder mes bras, mes jambes, je ne vois pas de coutures."

D'après les expériences faites par un savant, le thé et le café, bus modérément, de même que l'eau pure et de l'eau contenant de l'acide carbonique, ne dérangent pas la digestion. La bière, le vin et le brandy retardent considérablement la digestion jusqu'à ce qu'ils soient absorbés, ainsi que le sucre de canne et de raisin, mais le sel ordinaire accélère distinctement la digestion.

Il y a 211 députés à la Chambre des Communes repartit comme suit : Ontario, 93 ; Québec, 65 ; Nouvelle-Ecosse, 21 ; Nouveau-Brunswick, 16 ; Ile du Prince-Edouard, 6 ; Colombie, 6 ; Manitoba, 4.

La nationalité canadienne-française y est représentée par 49 députés ; il y a 44 Irlandais, 35 Ecossais, 58 Anglais, 20 originaires des Etats-Unis, 4 Allemands et 1 Danois.

SPECIALITE DE BOURRURE

Pour Ameublement de Salon, etc.,

A DES PRIX MODÉRÉS

A. CHAVANEL,

10, RUE STE-MONIQUE, MONTREAL

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Frutiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

26, Place Jacques-Cartier, Montréal

10732

LA PERTE D'UNE FIANCÉE

PAROLES DE M. J. Z. C. MIQUELON, MUSIQUE PAR MM. A. CHAVANEL ET X...

AIR : Dirais-je mon confiteur ?



Elle n'est plus, elle n'est plus,
La triste mort me l'a ravie
Tous mes beaux rêves sont déçus ;
Elle était l'espoir de ma vie,
Pour toujours elle est disparue
Non, vous ne l'avez pas connue.

C'est elle qui, dans les salons,
D'une voix très mélodieuse,
Nous égayait de ses chansons,
D'une cantate harmonieuse,
Combien de fois l'ai-je entendue !
Non, vous ne l'avez pas connue.

A la danse on suivait ses pas
Des yeux, sans pouvoir s'en défendre,
Ses manières pleines d'appas ;
Son regard était doux et tendre ;
Partout elle était bien-venue,
Mais vous ne l'avez pas connue.

Déjà je rêvais le bonheur,
Au jour de notre mariage.
Pour me consoler du malheur,
Je n'ai gardé que son image.
Elle ne peut m'être rendue :
Non, vous ne l'avez pas connue.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

J. M. FORTIER

-DE LA-

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE IRE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes soies. Ordres exécutés à court délai.

Il est strictement défendu de lire ceci.
—Moyen efficace de faire fortune.—
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralyse, maladie du Foie et des Reins. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPÈLLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.
E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factures imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.